

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 48.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 30 NOVEMBRE 1882

## AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

## SOMMAIRE

TEXTE : Les Américains jugés par un Anglais, par A. D. DeCelles.—La machine à écrire, par Benjamin Sulte.—Littérature.—David Tétu et les raiders de Saint-Alban, (suite).—L'ennemi du mari, par Josephite.—Poésie.—Nécrologie.—Choses et autres.—Les Giboulées de la Vie (suite et fin), par Mme C. de Chandeneux.—Nos gravures : Sydney ; Une grue monstre ; La mort du premier-né ; Les aérostats de l'armée.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Un magnétiseur de chiens.—Les Echecs.—Variétés.

GRAVURES : Vue générale de Sydney (Australie).—Grue devant servir au transbordement des chars.—La mort du Premier-né.—France : Les aérostats militaires. Expériences téléphoniques à Meudon, près Paris.

## LES AMÉRICAINS

JUGÉS PAR UN ANGLAIS

M. Herbert Spencer est un philosophe anglais de cette nouvelle école qui se distingue plus peut-être encore par l'audace de ses théories que par les talents de ses fondateurs. Il jouit d'une énorme réputation tant en Angleterre qu'aux Etats-Unis et même en France. Cela ne veut pas dire que sa force soit égale à sa réputation. Rappelons-nous que nous vivons dans un siècle qui aime par-dessous les grotesques et les violents. Tout ce qui est hors nature attire l'attention ; un rameur, qui bat l'eau à raison de trente-cinq coups de rame à la minute, un chanteur qui lance une note à désespérer ses rivaux, une femme à barbe, une actrice à la mode, ont beaucoup plus de chances d'être remarqués de la foule que l'homme qui aurait sauvé son pays ou rendu de grands services à l'humanité. Etant donné ce goût du jour, est-il étonnant que M. Herbert Spencer, partisan de la théorie de l'évolution, qui fait descendre l'homme d'un singe, est-il étonnant qu'il se soit acquis une réputation fort considérable ? Sans doute, c'est un des forts en sciences naturelles de l'époque, mais ce n'est pas sa science qui l'a rendu célèbre.

M. Spencer fait en ce moment son tour d'Amérique et nous n'avons guère besoin d'ajouter qu'il est partout

assiégé par une armée de reporters avides de recueillir ses moindres paroles. Le philosophe anglais le prend à son aise et ne se gêne nullement de dire d'assez dures vérités à ses admirateurs. Quelquefois aussi, il fait des découvertes qui ne doivent guère étonner les Américains. Ainsi l'autre jour, il a révélé aux Américains, qui devaient s'en douter, qu'ils étaient trop acharnés à la chasse aux dollars ; qu'ils menaient la vie à outrance et qu'ils se surmenaient d'une façon absurde. Un Américain perd ses cheveux, ou les voit blanchir dix ans plus tôt qu'un Anglais. Il vit aussi moins longtemps que son cousin d'outre-mer. Il ne sait pas se ménager et ignore le grand art de se reposer lorsqu'il a ville gagnée. Tout cela est vrai, archi-vrai ; mais croire que les Américains sont assez *gobeurs*, qu'on nous passe le mot, pour regarder ces confidences de M. Spencer comme des découvertes, c'est se faire étrangement illusion. Il est vrai qu'on pourrait le penser, tellement la presse des Etats-Unis donne de publicité à ces banalités.

Cela n'est pas plus nouveau que la comparaison de M. Spencer entre la manière de vivre des aborigènes de notre continent et celle des Américains de nos jours. Ceux-là, dit-il, étaient des modèles d'insouciance et de fainéantise. Ils ne travaillaient que pressés par l'aiguillon de la faim. Ceux-ci sont encore l'activité même lorsqu'ils ont du pain sur la planche pour le reste de leurs jours. Les Indiens adoraient la paresse ; les Américains ne connaissent pas le repos. Tout ce parallèle est très ingénieux, mais il n'est pas neuf et ce n'était pas la peine de traverser la mer pour le rééditer à l'usage des Américains auxquels il est aussi familier qu'à M. Spencer.

Le philosophe a eu le courage de dire aux Américains sa façon de penser sur leurs institutions : " Vous avez conservé les formes de la liberté, a-t-il dit à un reporter du *Sun*, mais vous en avez perdu la réalité dans une large mesure. *You retain the forms of freedom, but there has been a considerable loss of the substance.*" Les Américains ont assez bien pris cette désagréable appréciation. Des journaux connus par leur radicalisme vont jusqu'à féliciter M. Spencer de leur avoir si peu ménagé la vérité. Le fait est que les Américains les mieux posés des Etats-Unis déplorent depuis longtemps l'état de choses qui existe chez eux. La politique est entièrement entre les mains de cliques qui conduisent tout à leur guise.

Que devient par exemple la liberté de choisir les représentants du peuple, avec ce système de nominations de candidats choisis à l'avance par un petit cénacle de politiciens ? La liberté électorale est absolument nulle. Il faut voter pour l'un des deux candidats désignés par les politiciens ou s'abstenir. Dès qu'un Américain est enrégimenté dans l'un ou l'autre parti, il est tenu d'obéir aveuglément aux tireurs de ficelles démocrates ou républicains. Un journal américain disait, il y a quelque temps, que les Etats-Unis n'étaient pas gouvernés par sept rois, mais par sept capitalistes, jouissant, grâce à des fortunes de vingt-cinq à cinquante millions de piastres, d'une influence prépondérante. C'est le règne des mauvais riches.

Ce règne des monopoleurs ou des *Boss*, comme on dit chez nos voisins, est parfaitement reconnu et souvent accepté. Il a été un peu ébranlé aux dernières élections qui ont si mal tourné pour le parti républicain, mais on pense que ce n'est qu'une réaction temporaire et que les *Boss* retrouveront bientôt toute leur influence. Dans tous les cas, il est une chose certaine, c'est que si le parti vainqueur à la dernière bataille réussit à saisir le pouvoir aux prochaines élections présidentielles, il trouvera dans son sein les éléments nécessaires pour remplacer la tyrannie que l'on croit menacée en ce moment.

Ce que M. Spencer a vu aux Etats-Unis l'a désenchanté, lui, le républicain, lui, le radical à la foi illimitée dans l'avenir des institutions démocratiques. Ce désenchantement nous surprend chez un homme qui fait profession de creuser le fond des choses et de voir plus loin que ses contemporains dans l'histoire de l'humanité. Hélas ! s'il avait le regard aussi pénétrant qu'il le croit, il aurait vu qu'en matière de gouvernement les changements sont bien plutôt dans la forme que dans le fond. La nature humaine est la

même partout, et cette nature a soif de servilité. Partout elle cherche un maître, et elle le trouve soit sous la forme d'un roi ou d'une assemblée. La Chambre française n'est-elle pas aussi absolue, aussi arbitraire que l'était le gouvernement de Napoléon III ? Ne l'est-elle même pas davantage ? Le tout se réduit à une question de goût. Le despotisme d'un seul où la tyrannie du nombre. Souvent ce n'est pas cette dernière qui se montre le plus acceptable. Comme disait un homme d'esprit : " despote pour despote, en mon âme et conscience, j'aimerais encore mieux ces bons vieux rois qui représentaient aux yeux du pays des siècles d'honneur, de grandeur et de patriotisme, que ces farceurs qui se moquent autant du peuple que du pays, et flattent l'un pour accaparer l'autre." Cette boutade, qu'il ne faut pas prendre d'une façon absolue, car il y a encore sous le ciel des Parlements qui reflètent l'opinion du peuple, a beaucoup de vrai. Les gouvernements veulent imposer leurs idées d'une façon absolue ; ils prennent des routes différentes pour arriver au même but ; il n'y a le plus souvent qu'un changement de mise en scène.

A. D. DeCELLES.

## LA MACHINE À ÉCRIRE

Les écrivains de l'antiquité traçaient les caractères, les lettres, sur des tablettes formes, enduites de cire ou de quelque composition analogue à cette substance. Ils se servaient pour cela d'un instrument pointu nommé le plus souvent stylet—de là est venu le mot style appliqué de nos jours au langage même des auteurs. Plus tard, lorsque le parchemin fut inventé, on eut recours à la plume d'oie ou d'aigle, taillée en bec et trempée dans un liquide convenable.

Le papier se substitua au parchemin. La plume conserva sa vogue. Les encres restèrent à peu près les mêmes ; celles des époques les plus reculées, que nous connaissons, étaient admirables de pureté ; elles ont résisté à l'âge comme aux attaques de la température.

Depuis un demi-siècle, les plumes métalliques remplacent les douilles d'oie. En même temps, les encres se sont appauvries ; elles corrodent vite les plumes de fer—mais, au prix qu'on nous vend celles-ci, il est si facile de les changer !

C'est des derniers quarante ans que datent aussi les encres sympathiques, communicatives ou transmissibles à l'aide desquelles on retient l'image des lettres—car, nous ne faisons plus de " copies " mais bien des *fac-simile* parfaits et très visibles de nos dépêches, ce qui épargne du travail et supprime toute chance d'erreur dans le texte conservé au bureau de départ.

Depuis vingt ans, les gens préposés aux écritures dans les établissements un peu considérables, cherchent une voie nouvelle. J'ai entendu parler de la machine à écrire, en 1860, et je m'en suis moqué, comme font toujours les imbéciles en présence d'un problème nouveau. L'heure est venue de faire amende honorable. La machine à écrire existe et fonctionne fort bien. Pauvres encroûtés que nous sommes ! Qui de nous n'a souri d'un air capable en entendant parler du télégraphe électrique, du fusil se chargeant par la culasse, de la photographie, des allumettes chimiques, des chemins de fer, du téléphone, du ruolz, de l'éclairage au gaz ou à l'électricité et de la machine à coudre—toutes choses créées de notre temps ! Si la poste à un sou n'était en opération, nous ne voudrions pas y croire. Nous progressons en rechignant.

La machine à écrire est là, devant nos yeux. Impossible de la nier davantage. Les vieux bureaucrates la regardent en dessus ; ils la redoutent, sans savoir pourquoi. La routine, voyez-vous ! Je me rappelle que, à l'apparition des encres communicatives, les vieux employés (pas ceux d'aujourd'hui, mais d'autres pareils) combattaient fort cette nouveauté. A les entendre, rien ne valait l'ancien système, qui faisait perdre la moitié de la journée et qui n'était jamais sûr. L'un d'eux me disait que ces étonnants *fac-simile* s'effaceraient bientôt au contact de l'air, vu qu'ils proviennent de matières chimiques—comme si toutes les encres n'étaient pas des produits de la même espèce !